

Ecrire

La Posture de l'Animateur

Pierre Colin

Toutes les questions que pose l'animation des ateliers d'écriture, à mon sens, se ramènent à une seule : que pouvez-vous apporter aux personnes qui fréquentent votre atelier ? Ici, on ne peut longtemps donner le change : la communication se fait sur le mode de l'imaginaire, de l'inter-dit, ou elle ne se fait pas. Ce que l'on est, ce que l'on fait soi-même, ce que l'on cherche dans l'acte d'écrire : son propre rapport aux mots, au réel, sa marque de sujet écrivant sur l'atelier, c'est aussi cela que les participants viennent chercher. Quelques transfuges passeront un temps dans ce microcosme que l'on installe d'atelier en atelier : ils ne resteront pas s'ils ne sont pas, confusément, en attente de cette réalité incontournable ; l'animateur est - où n'est pas - le médiateur de leur aspiration à être, selon la proclamation d'Eluard, *frère de Prométhée*.

On peut certes, par d'habiles et incessantes métamorphoses, leurrer un temps les écrivains : être le passeur ubiquitaire qui répond aux questions de tous. Mais la neutralité, feinte ou supposée de l'animateur, est au mieux une illusion, au pire un choix erroné, sinon démagogique. Je ne fais pas ce choix ; arrivé au terme de la leçon de choses qu'est le poème, je ne veux plus qu'être au plus près de moi-même. Inventant quasiment sans cesse au plus près de ma réalité, il me semble que se crée ainsi un pôle de référence, avec et contre lequel on peut écrire. J'existe fortement, pour que chacun se fasse et se défasse de cette unique contrainte, à la fois libératoire et terriblement aliénatrice : moi, - je veux dire moi, instance de l'imaginaire - je suis la première consigne de l'atelier. Si cette consigne ne plaît pas - je veux dire : laisse indifférent : n'est pas une matière, une contrainte avec laquelle on ait envie de continuer l'aventure de l'atelier, il vaut mieux qu'on en reste là, vous et moi. Au revoir et bon vent.

En fin de compte, une seule question se pose à moi, en tant qu'animateur : *Qui suis-je ?* ou son ombre portée : *Que sais-je ?* Car d'atelier en atelier, c'est cela que je mettrai *impudiquement* sur la table des consignes. Après tant d'années de pratique d'animation, j'ai compris que c'est le plus court chemin, pour que l'autre arrive très vite dans le jeu, que je sois moi-même émerveillé et surpris de connaître cet autre dans son rapport d'infinie solitude à la création. C'est la condition pour que s'agrandisse le champ mental de tous : écriture, « soudain, élargissement du monde, battement de la vague mentale sur le rocher du monde ».¹

Apprend-on à écrire en atelier ? Non. Apprend-on à créer ? Non. Alors, qu'apprend-on en faisant une série d'ateliers, pendant six mois, un an, plus ? Rien. Absolument rien.

Mais tout est dans ce rien, ce sentiment de rien, d'absence, cette amitié avec l'abîme, sans quoi les mots ne sont que des ciboires vides, vides du sang des cruautés, meurtre de soi, sacage du réel, combat au corps à corps avec la vie. Avec la mort.

Ah ! que ne puis-je te dire, dès maintenant, toi qui veux tout, toi qui veux être le boiteux dionysiaque en sa forge de feu, athlète de l'éternité, si je te dis que je ne suis qu'un souffle, qu'une haleine qui passe dans un roseau creux. Un trou, au milieu des mots. Un puits dans la nuit noire. Abîme. Abîme.

Ecoute je vais te dire : « Fais ceci ! Fais cela... » Je serai loin de toi, de plus en plus un autre et un ailleurs, inaccessibles, imperceptibles. « Laisse-moi ». JE travaille. Je cherche. Je suis perdu. Je ne suis rien. Je suis la nuit. Le puits. L'abîme. Entre monde et immonde. Je suis le monstre. Le monstre d'homme. Mots, aveugles pour rien. Laisse-moi seul, j'écris.

J'écris. Je suis ton interdit. Je suis ta trace, je suis l'empreinte de tes yeux, ta voix, l'odeur de ton corps fou, qui supplie, qui maudit. La grande traque, nous la ferons à deux, à trois, à dix ou vingt, comme l'amour, la guerre, la mémoire. La mitraille des mots a repris ses maquis. Nous allons d'arbre en arbre, vite et courant, parfois errant, rampant. Saignant. Ecorchure. Blessure. Ecriture.

"Déployons-nous ici. Ne laissons rien au hasard. Rassemblons-nous là-bas. Vertige. Mots de passe. Je ne peux pas. J'ai peur. Ça va trop vite. Je vais craquer. Je craque... Comme si tout s'écroulait. Et tout à coup tu as dit : ne cherchez pas de sens avant les mots. Laissez-les dire. Laissez-les faire. Ecrivez sans chercher à comprendre. Sans chercher à savoir. Laissez-vous envahir par la langue. Et tout à coup je suis partie. J'ai écrit. J'ai écrit. C'était facile. C'était moi. L'aventure. Merveille et magie."

Je dis « fleuve », et c'est la Seine. On me jette « en un sac en Seine ». C'est un mot trop lourd à déplacer. Un fleuve immense, bain de mots, bain d'écriture. « Sous le pont Mira-beau coule la Seine »... coulent les mots...

Je dis Garonne, les premiers méandres, jeunesse bleue du ciel qui bat de l'aile et c'est un petit homme juché dans le miel, dans le blé. C'est hiéroglyphe, la rosée... Je dis fleuve, l'Adour, l'amour. Le long du fleuve, j'ai aimé. Il y a un beau prince endormi dans chaque fleuve...

Songe songe l'Adour mensonge, tes yeux d'ébène. Beauté beauté. Je dis tes yeux, beau roitelet. Nuit du regard. Il se fait tard. Quitte ta couche. Quitte ma bouche.

Je dis oiseau, œil de gigogne, tour et princesse, les mots en liesse. Un long fleuve de boue ma vie, un long fleuve de sang ma vie, un long fleuve d'oubli ma vie.

Ecriture l'enfant des rites tout homme est frère d'Héraclite.

Et dans ce vide créé, retenu, suscité, imploré, imposé, de toutes mes forces, surgit ce qui n'a pas de nom, qui n'est qu'une matrice informe, infâme, une poignée de mots qui prennent vie, sens, à travers ce coup frappé sur la peau, cet appel de trompe, de bugle, cet éclair, ce déchirement de couleurs où se mêlent le sang, la boue, la chair, la pierre, l'écume, la houle, la tempête, ce malstrom de sons et de sens.

Ici, travail d'arpenteur, de géomètre : il faut gratter ce minéral sans nom, choisir l'angle d'attaque, préparer les burins, grenades, dynamite. Premier coup de pioche ou de dent, premier tir de mortier, dans cette masse qui vient vers soi, séduit, menace, prête à tout, à tuer, étouffer, gémir, jouir, enfouir, enfuir.

Faire front. Etre doux et féroce. Meurtrier ou amant. Prêt ? Feu ! Cet éclat de voix gélatineuse où les mots collent, s'engluent, s'enchâssent, s'interpénètrent, est devant toi, terrassée, dans la nasse, exposée, en miettes, étendue, la langue en dehors de la gueule, une gueule qui saigne, qui balbutie encore, des murmures, des roses, des crépuscules, des chars de sève, tout coule à travers la ville, un fleuve de mots sans retenue, sans garde-chiourme, sans ordre, sans méthode.

Le réel tourne autour de toi. Un troglodyte t'observe, œil d'un ancêtre sans nom. Le fleuve charrie ses milliards de mots balbutiés qui coulent vers la mer. Tout est matière, la ville, les

femmes, la pluie qui insiste, la sueur des aisselles, le clocher qui tanguer. Tout est sur la palette, écrasé au pinceau, au grattoir, directement broyé entre les dents, écrasé sous le poing...

Cela te sert de sac de son. Et tu fixes, horrifié, le monstre issu de toi, la palpitation initiale, l'implosante poignée de mots qui t'a fait naître, là, sur la page. Tu sais que plus rien ne peut t'empêcher de devenir toi-même. Tu es maître d'un territoire exploré de toi seul, inconnu de tous.

Tu définis les lois, les interdits. Tel son est roi. Telle syllabe est un pur javelot. Tu tires tous azimuts. Tu plantes tes pieux, cyclope, dans tel œil. Tu fends de la hache tel toit. Grenier de lèvres. Tu cries. Tu hurles. Tu te livres aux hasards, des milliards de hasards, dans la logosphère étoilée. Tel phonème est la clé pulsionnelle du texte. La loi sérielle des premiers mots qui s'imposent à toi. Désormais tu voyages, muni de cartes et de sextants. Tu vas à travers sens. Mais l'irréel est balisé, la langue en crue a regagné ses rives. Ce sont tes lèvres, ta felouque où tu fais voile, changeant les mots sur ton passage, leur imposant ta loi, ton rythme, ton souffle.

Inexorablement, le réel est soumis à l'ordre, à la méthode. Ta posture erratique impose son énigme. Tout passe en son mystère. La langue et toi. Ce couple enveloppé de solitude, dans le noir absolu depuis des millénaires. Séthi accueillant Hathor. Il est sa langue, elle est son corps. Toi et moi. Debout. Mains basses, gauche, droite, au niveau du noir, l'obscur du corps. Mains hautes, droite, gauche, à hauteur des yeux. Enigme et désespoir.

Je veux une écriture violente, qui parle du réel, « du réel sursaignant » - comme dit Artaud. Une écriture qui cherche à faire « l'expérience des limites »² du réel et de l'imaginaire, du sens et du non-sens, de la beauté et de l'horreur, de la vie et de la mort, de l'amour et de la haine, du silence et de la folie. C'est sur cette ligne de crête, dans ces paroxysmes de l'âme humaine que tout se joue, et je me moque des formes et des convenances littéraires. Je ne crois pas aux conventions de genre, ni de mode. La création est un combat, une lutte prométhéenne avec la matière rebelle de la langue.

C'est au niveau du signifiant que tout se joue, dans un rapport du phonème aux pulsions. C'est dans cette interaction de l'imaginaire et « des signifiants brisés » - hachés menus, concassés dans le texte - que le réel se prend à DIRE des choses neuves, inouïes, issues de la conscience d'un seul, et pourtant propres à faire « rêver les cervelles humaines ».

Tout est là : dans cet art du guetteur qui installe ses pièges, « ses tendres pièges tendus à mort », qu'il les pose au milieu des mots, sur les places publiques, entre lui et les femmes qu'il aime, et jusque dans ses propres rêves. Un poète est sur pied de guerre de la naissance jusqu'à la mort. Chaque jour, il se bat avec ses propres mythes, jetant ses mots, comme des défis, comme des bombes oniriques à la face des gens, dans les squares, dans les métros, les gares, les salles obscures, partout où il y a homme, ou femme et émotion, il a vocation à planter ses flèches trempées dans le curare de la passion.

Ces bombes dont je parle, sont celles qui font « éclater l'assise des tombeaux »³, où les mots nous enferment, si nous n'y prenons garde. Il y a en chaque homme un cimetière mental où le poussent chaque jour, ses renoncements à la beauté, ses reniements à la justice, ses lâchetés devant l'exigence de la vérité. Il incombe au poète par l'écriture de continuer le combat de Rimbaud pour « changer la vie ». Réconcilier le beau, le juste et le vrai, c'est refaire l'unité

mythique de la parole⁴, du dire humain. Lutte pour imposer la faim, les fastes de l'oubli (de notre condition d'homme fini, mortel et misérable, si nous en restons aux ligatures d'une langue aliénée, c'est-à-dire tout entière soumise à la stérilité de l'être, défini, clos sur lui-même). C'est du côté du devenir qu'est le poème, qu'est l'écriture.

Du côté de l'aventure, de la passion, de l'inouï. « Cherche l'Inde, tu trouveras l'Amérique ! » disait Vosnésensky. Ecrire c'est voyager dans nos grottes intérieures, à la recherche du corps rupestre. Les mots où nous laissons les traces de notre corps, ou bien le corps profond, où les mots laissent des empreintes. L'écriture est une enquête sur ses propres énigmes.

Un paysage, une musique, peuvent déclencher, chez le promeneur, ou le mélomane, un sentiment comparable à celui que procure un poème chez un lecteur. Ne s'agirait-il pas plutôt, dans un cas comme dans l'autre, d'une émotion, un état de saisissement, une même « joie esthétique », dirait le philosophe? Un glissement s'opère à l'insu de tous, une sorte d'hommage de la langue au poète, et, par métaphore, le qualificatif de poétique ajoute une manière de plus-value culturelle à tout événement extra-langagier, pourvu qu'il nous procure ce sentiment indéfinissable par lequel les hommes cherchent un salut dans la beauté. Quelque chose de "*sublime*" se fait jour dans la langue. Ainsi naissent les mythes.

Mais tout est métaphore. Et la poésie est écriture, elle est la science des sciences du langage ; elle élève le dire de l'homme jusqu'à la profération de l'énigme, elle précède la clarté, elle est toujours en avance d'une vérité sur la raison. Le poète en effet concrétise les virtualités de la langue. L'animateur de l'atelier d'écriture - le temps que dure cet acte de création qu'est l'atelier - place l'écrivain dans le même rapport aux mots que le poète. Comme le poète, il se met en posture de se révéler à lui-même, et aux autres, ce que les hommes ignoraient jusque là, aussi bien de la langue elle-même, que du réel qui se réfracte dans les mots. La poésie, l'écriture, installent un sens au-delà du sens, et, herméneutes d'un tel écart, l'animateur, le poète-écrivain en acceptent les risques et les lois. La parole est en proie au mythe, elle signifie sans fin autre chose qu'elle-même.

Pour si belle que fut « l'aurore aux doigts de roses », dont nous parle Homère, la lumière du jour en masque les merveilles ; après le dernier coup d'archet retombe le silence... Le paysage s'estompe quand le concert s'achève. L'émotion passe avec la vie. Mais l'Odysée des mots demeure, infini.

Le poème n'est ni beau ni laid : il invente l'éternité.

Pierre Colin

¹ Aimé Césaire

² Roland Barthes

³ Saint John Perse

⁴ Heidegger